
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 7 (1979)

DOI: 10.11588/fr.1979.0.49849

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Aktivitäten nicht zu bilden vermocht. Sie blieben vielmehr eine – wenn auch beachtliche – Minderheit, während die Masse der rheinischen Bürger und Bauern erst allmählich aus ihrer politischen Passivität erwachte. Für die linksrheinische Geschichte um 1800 waren ja außerdem nicht jakobinische Strömungen entscheidend, sondern Krieg, Besatzungsherrschaft und Eingliederung in den französischen Einheitsstaat. Erst dadurch wurde ein Großteil jener Neuerungen verwirklicht, auf die die Jakobiner stets gedrängt hatten. Kuhns Sympathie für revolutionäres Engagement scheint den Blick für diesen Tatbestand etwas verstellt zu haben.

Solche Einwände sind nötig, ändern aber nichts an der grundsätzlichen Feststellung, daß Axel Kuhn mit dieser Edition einen Beitrag zur Erforschung der frühen deutschen Demokraten geleistet sowie einen wichtigen Aspekt der rheinischen Geschichte im Revolutionszeitalter gut dokumentiert und (wieder) ins historische Bewußtsein gerückt hat.

Franz DUMONT, Mainz

Gerhard STEINER, Georg Forster, Stuttgart (Metzler) 1977, 136 p. (Sammlung Metzler M 156, Abt. D. Literaturgeschichte).

Le »jacobinisme« allemand est actuellement un des terrains de prédilection de l'historiographie, tant en République Fédérale qu'en République Démocratique, pour ne rien dire des travaux de Walter Grab et de l'Institut für deutsche Geschichte de Tel Aviv. Dans les pays de la rive gauche du Rhin, il y eut deux grandes vagues de »jacobinisme«, correspondant chacune à une occupation française: celle du »clubisme« mayençais de 1792–1793, celle du jacobinisme des années 1797–1799. On pourrait y ajouter le jacobinisme des immigrés allemands de Paris, des années 1793–1798, en précisant que ceux-ci n'étaient pas tous des Rhénans.

Nul n'était plus qualifié que Gerhard Steiner pour écrire une étude sur Georg Forster, la plus grande figure du jacobinisme rhénan de 1792–1793. Est-il, en effet, besoin de présenter celui qui, de 1953 à 1970 a dirigé la publication de l'édition critique de tous les écrits de Forster, mise en chantier par l'Akademie der Wissenschaften der DDR, qui en a lui-même rédigé plusieurs volumes et qui, en outre, a donné nombre d'études sur le même sujet?

Conformément à l'esprit de la collection à laquelle il appartient, ce livre comprend deux parties: un exposé sur la vie, l'œuvre, l'influence de Forster, une présentation des instruments de travail permettant au lecteur d'approfondir ses connaissances sur tel ou tel point donné. On regrettera – mais qui en est responsable de l'auteur ou de l'éditeur? – que ces deux parties ne soient pas plus nettement séparées, ce qui ne rend pas toujours facile la manipulation de l'ouvrage.

L'exposé consacré à Forster (87 pages sur 136) a d'abord le mérite de rappeler, ou d'apprendre, que le personnage ne se trouva pas brusquement propulsé sur le devant de la scène de l'histoire par la révolution mayençaise de 1792–1793 et par son activité au service du gouvernement révolutionnaire déployée durant

son dernier séjour à Paris où il devait mourir le 10 janvier 1794. En effet, on a pendant longtemps méconnu les raisons qui ont poussé Forster à embrasser, de façon active, la cause de la Révolution, à offrir Mayence à la France et à mettre ses forces et son talent au service du Gouvernement Révolutionnaire. En les expliquant comme il l'a fait, G. S. a donc comblé une lacune tout en permettant de mieux comprendre les jugements que les contemporains et les historiens ont porté sur Forster. Pour ce qui est des premiers, on appréciera la finesse de l'analyse que G. S. fait de la profondeur du jugement d'un Friedrich Schlegel, jugement qui ne laissait pas prévoir, qu'un jour, son auteur serait l'un des chantres du romantisme politique, donc de la réaction, jugement qui conduit le lecteur à se poser la question: que serait-il advenu de la pensée politique et morale de Forster s'il avait vécu plus longtemps? Par calcul ou par ignorance l'historiographie allemande, surtout au XIX^e siècle, a, comme le rappelle l'auteur, souvent maltraité Forster; les conservateurs, pour des raisons politiques et sociales, ont condamné son ralliement à la Révolution qu'on ne peut expliquer correctement sans faire appel à des raisons intellectuelles et morales bien mises en lumière par G. S. Les nationalistes, souvent les mêmes, lui ont reproché de s'être mis au service de la France et d'avoir trahi une Allemagne qui n'existait pas encore, du moins sous la forme où elle fut rêvée puis constituée au cours du XIX^e siècle. On regrettera que l'auteur n'ait pas montré que l'historiographie française – fâcheusement absente, à l'exception des études anciennes mais toujours utiles d'Arthur Chuquet – avait fait preuve de beaucoup plus de compréhension, ce qui l'avait conduite à des jugements plus mesurés, non sans que ses jugements n'aient parfois permis à certains publicistes d'enrôler Forster au service d'une cause plus que contestable.

Avec G. S. nous suivons comment cet Allemand, né à Dantzig, dans une famille d'origine écossaise, a pu devenir un de ces intellectuels comme le XVIII^e siècle en a tant produits, cosmopolite attaché à aucune patrie, enraciné dans aucun milieu social, bref un parfait représentant de la République des Lettres, affilié, par surcroît, aux Roses-Croix et à la Franc-Maçonnerie. Après avoir suivi son père en Russie, il l'accompagne en Angleterre, pour un séjour qui durera douze années, interrompues par un voyage scientifique autour du monde comme assistant du navigateur Cook. Puis c'est le retour sur le continent, le professorat à Cassel, à Wilna, à Göttingen, l'installation à Mayence comme bibliothécaire de l'Université renouée par les Lumières. Une existence mouvementée expliquant son détachement total, du moins alors, à l'égard de tout patriotisme. Forster est devenu célèbre dans toute l'Allemagne, par ses travaux sur les sciences naturelles, par ses études sur la littérature anglaise, par ses relations avec tout ce que l'Europe compte de savants et de lettrés. G. S. montre parfaitement que si Forster n'intervient pas, avant 1789, directement dans la politique, il connaît tout de même la politique parcequ'il s'est formé aux problèmes de politique générale et a participé à tous les courants d'idées politiques et sociales. Il a condamné l'absolutisme, l'esclavage outre-mer, et a placé, plus haut que tout, la liberté d'expression et la pleine autonomie de l'homme et de l'humanité.

Il n'était pas surprenant, dès lors, qu'un esprit curieux de tout comme le sien s'intéressât de près aux événements de France. Sa correspondance nous le

montre opposant nettement la France nouvelle – correspondant à la cité idéale dont il rêvait – à celle de l'Ancien Régime. Et c'est alors qu'il entreprit avec Guillaume de Humboldt, en 1790, un voyage qui le conduira, pendant trois mois, à parcourir la vallée du Rhin, la Flandre, la Hollande, l'Angleterre et une partie de la France. Il en donna un récit célèbre dont le premier tome parut en novembre 1790 et le second en mars 1792. C'est une revue des principaux états atteints par la vague révolutionnaire qui, bientôt, va submerger presque toute l'Europe. D'abord la Hollande aux prises avec la réaction qui a suivi le soulèvement des »Patriotes«, en 1786–1788, contre le Statthalter héréditaire et où il constate que le peuple n'est pas mûr pour faire une révolution durable qui changera la constitution ecclésiastique et politique. On pourra reprocher à G. S. de n'avoir pas, davantage, insisté sur le récit qu'a fait Forster de la situation à Liège et s'étonner qu'il n'ait pas fait de citation du passage (*Ansichten . . .*, p. 128) où il expose que, depuis le moyen-âge, jusqu'en 1789, tous les changements intervenus dans la constitution politique de la ville ont été imposés par la violence. En Angleterre, Forster observa une vive agitation politique provoquée par les perspectives d'un prochain renouvellement de la Chambre des Communes. L'estime qu'il portait à la constitution anglaise ne l'empêchait pas de déplorer l'insuffisance de la représentation des classes populaires au Parlement, de critiquer le despotisme de l'Eglise établie et de s'alarmer du sort des ouvriers des manufactures de Birmingham. De son passage éclair à Paris, au milieu des préparatifs de la Fête de la Fédération, il a retenu l'enthousiasme du peuple, la grandeur des sentiments moraux qui animaient les révolutionnaires. Dès ce moment, Forster était bien l'anti-Burke. On sera, également, reconnaissant à G. S. d'avoir souligné l'importance de deux autres ouvrages que Forster a consacré au phénomène révolutionnaire: »*Revolutionen und Gegenrevolutionen im Jahre 1790*« et »*Erinnerungen aus dem Jahre 1790 in historischen Gemälden und Bildnissen*«, écrits alors qu'il faisait l'expérience de la violente réaction qui se développait à Mayence, comme dans toute l'Allemagne, contre tout ce qui était soupçonné de sympathies pour les idées révolutionnaires. Forster y analyse finement le rôle joué par les conflits opposant les non-privilegiés aux privilégiés et le rôle primordial joué par la bourgeoisie. G. S. montre que dès avril 1792, Forster affiche ouvertement ses sympathies pour les Jacobins de France qui ont rendu toute contre-révolution impossible et il rappelle que recevant chez lui, à Mayence, Goethe qui suivait les armées qui s'apprêtaient à envahir la France, il ne lui avait pas caché ses sympathies pour la forme républicaine du gouvernement et ceci à un moment où, en droit, la monarchie n'avait pas encore été abolie en France.

Sur le rôle de Forster durant l'occupation française de Mayence, l'ouvrage de G. S. apporte peu d'inédit, on aurait aimé qu'il expliquât les raisons qui firent que Forster n'adhéra au club que deux semaines après son ouverture et aussi qu'il nous présentât davantage le milieu clubiste. Par contre, il a eu tout à fait raison de souligner que Forster fut un de ceux qui insistèrent le plus pour que tout soit fait pour gagner les paysans à la cause du jacobinisme donc de la Révolution, condition nécessaire pour assurer la victoire de l'un et de l'autre. L'auteur, peut-être, aurait-il dû rappeler que ce jacobinisme mayençais de

1792-1793, fut loin de recueillir l'adhésion franche et massive de la population, et tenter d'expliquer comment Forster avait pu ressentir cet échec.

Les pages sur les derniers mois de la vie de Forster, ceux qu'il passa à Paris de mars 1793 à sa mort en janvier 1794, sont riches de renseignements sur l'opinion qu'il se forgea de la force révolutionnaire et nous obligent à retoucher l'image d'un Forster désabusé, découragé, que les historiens ont souvent tracée. Si le 31 mai et le 2 juin 1793 l'on ébranlé, c'est parce qu'il y avait vu une atteinte à la souveraineté populaire, mais il fut rapidement convaincu que la terreur montagnarde était nécessaire pour sauver la République. Steiner pense que c'est sans doute Thérèse Forster qui a, alors, le mieux compris l'attitude de son mari dont elle était pourtant séparée: »Il s'agissait alors en France de vivre ou de mourir et la République fut défendue non pas comme un idéal mais comme un moyen de survivre«. Forster ne considérait plus la Révolution comme un événement naturel, comme l'expression de la raison dans l'esprit des Lumières, mais comme une action consciente, dans le but de conquérir la liberté politique comme préalable à la liberté de l'esprit. Forster ne renia donc rien de ses idées. Il n'en est pas moins vrai, et ses »Pariser Umriss« comme sa »Correspondance« le prouvent, qu'il jugea très sévèrement le manque de vertu qui caractérisait trop de révolutionnaires, qu'il trouva, finalement, que la Révolution était grande, mais que trop de révolutionnaires étaient petits. L'homme était complexe, sans doute plus complexe que G. S. nous le présente. On regrettera que celui-ci ne nous l'ait pas davantage montré aux prises avec ses doutes sur les hommes et non sur ses idées, avec ses déceptions, car ce perfectionniste n'était sans doute pas toujours sûr que la Révolution était capable de faire naître la vraie liberté, celle qui réside dans le développement moral de l'individu. Cela n'eût pas rapetissé son héros devant l'histoire.

L'appareil bibliographique de cet ouvrage rendra de grands services. On est surpris de ne pas y trouver des ouvrages émanant d'auteurs qui ont bien su mettre en lumière l'importance historique de Forster: »L'Histoire socialiste de la Révolution Française« de Jaurès, l'»Allemagne et la Révolution française« de Droz, et, malgré son nationalisme outrancier celui de J. Hashagen: »Das Rheinland und die französische Herrschaft«. Il n'en reste pas moins vraie que le livre de G. Steiner est la meilleure introduction à une étude approfondie de Forster que l'on puisse trouver aujourd'hui. On peut le recommander chaudement aux étudiants en Histoire.

Roger DUFRAISSE, Caen

Jean TULARD, Napoléon ou le mythe du sauveur, Paris (Fayard) 1977, 8°, 496 S.

Napoleon zählt zu den einmaligen Erscheinungen der Weltgeschichte. Sein eigenes Leben bezeichnete er als einen Roman. Nur wenige historische Gestalten haben eine ähnliche Flut von Büchern hervorgerufen. Gegen Ende des vorigen Jahrhunderts und in den ersten Jahrzehnten des gegenwärtigen erreichte das